

Séance du 11 mars 2013

Jules Euzière, un doyen peu ordinaire !

par Philippe BARTHEZ

MOTS CLÉS

Université - Neuro-psychiatrie - Académie des Sciences et Lettres de Montpellier - Villa Marie.

RÉSUMÉ

Ce propos fait revivre le Professeur Jules Euzière (1882-1971) à travers trois facettes de sa personnalité : L'Homme de l'École de Médecine de Montpellier dont il fut le Professeur des Maladies Mentales et Nerveuses et le Doyen, et l'Homme de l'Académie des Sciences et Lettres, reconnu par tous comme un scientifique et un littéraire brillant et plein d'humour. Enfin, l'Homme de la Villa Marie dont il fut le propriétaire le plus humain et le plus affectueux.

Cette conférence ne comporte pas de projections et je m'en excuse auprès de ceux qui les aiment. Pour ma part, je suis un incondicional de l'imaginaire, créant avec délectation mes propres images à l'écoute ou à la lecture d'un texte. Je fais donc appel à votre imagination pour évoquer Jules Euzière, un doyen peu ordinaire.

Quelques-uns d'entre vous l'ont apprécié comme professeur ; certains ont eu le privilège de partager son amitié et je remercie Monsieur le Président, Monsieur le secrétaire perpétuel et les membres de l'Académie de me donner le plaisir de vous parler de lui. Il était mon parrain et fut aussi le grand-père maternel que je n'ai jamais connu pour raison de premier conflit mondial. Je lui dois, conjointement avec mon père, mon orientation médicale et les deux années d'étudiant passées dans sa villa Marie sont les bases de ma vie professionnelle et de ma réflexion philosophique.

Le professeur Paul Pagès, académicien de 1941 à 1975, m'a fourni dans une communication présentée en 1973 intitulée : "Mon maître Jules Euzière, exposé de son œuvre et souvenirs de sa vie présentés à l'occasion du premier anniversaire de sa mort" des renseignements précieux sur sa carrière professionnelle. ⁽¹⁾

J'ai aussi une pensée particulière pour le Docteur Louis Dulieu, son ami et son biographe.

Enfin et plus personnellement, je voudrais évoquer l'existence d'une relation d'intimité affective entre la famille Viallefont et mon parrain.

Jules Euzière est né à Montpellier le 27 avril 1882 d'une famille simple. Son père, Léon, était directeur des Postes à Mende, puis à Avignon et enfin à Montpellier. Dès la première enfance Jules a un goût très prononcé pour la lecture et passe dès l'âge de 12 à 13 ans des nuits entières sur les livres dans un petit cabinet éclairé par la faible lueur d'une bougie fumeuse.

En dépit de l'intimité partagée, je ne sais rien de sa vocation médicale. Il est doué pour tout. Ses études secondaires sont brillantes et débouchent sur un cursus universitaire que je livre à votre appréciation :

- Externe en 1902. Interne en 1903, Docteur en médecine le 27 Juillet 1907, chef de clinique des maladies mentales et nerveuses chez Albert Mairat de 1907 à 1910 ce qui décide de toute sa carrière.
- Médecin des asiles en 1908, chef de laboratoire des cliniques de l'hôpital suburbain de 1910 à 1914.
- Agrégé, section médecine en 1910, il sera prorogé jusqu'en 1924 en raison de la Grande Guerre.
- Mobilisé aux armées dès 1914, assistant de neurologie et de psychiatrie à la XVIII^e région de 1915 à 1918, enfin à la XVI^e région jusqu'en 1919.
- Après le départ à la retraite d'Albert Mairat le 28 Octobre 1922, il devient Professeur titulaire de clinique des maladies mentales et nerveuses, et restera en place jusqu'à sa propre retraite prise le 27 Avril 1952. Le cadre de son activité professionnelle est l'asile de Font d'Aurelle inauguré en 1903. Son action intéresse aussi l'hôpital général, ou plus précisément, les locaux de l'asile Rech abandonnés lors de l'ouverture de Font d'Aurelle. Après la construction des cliniques Saint Charles, dès 1945, les maladies nerveuses en occuperont le rez-de-chaussée.

L'œuvre entière d'Euzière est consacrée à la neurologie et à la psychiatrie à travers de très nombreuses publications . Parallèlement à cette activité publique, il a un cabinet de consultation et une clientèle privée, rue Marceau, et jouit très rapidement d'une autorité incontestable qui le fait souvent appeler dans les procès où les expertises relèvent de la psychiatrie. Membre assidu de la société Montpelliéraine d'histoire de la médecine, sa mémoire extraordinaire, son style plein de finesse et d'humour se retrouvent dans ses nombreux écrits originaux (Vie de Clot-Bey, notamment) (2).

Citons encore son activité ordinale : il est premier élu au Conseil Départemental de l'Hérault. Après la Libération et pendant sept ans, il représentera la faculté au Conseil Régional de l'Ordre des Médecins du Languedoc.

En outre, le 1^{er} mai 1923, six mois après son accession au professorat, Jules Euzière est élu Doyen de la faculté de médecine à quarante et un ans en remplacement d'Eugène Derrien démissionnaire. Constatant réélu jusqu'à ce qu'il ait donné sa démission le 21 octobre 1941, il inaugure au sein de la faculté, une ère de tranquillité qui contrastait avec le "règne" de ses prédécesseurs. En tant que Doyen il réalise la construction, le long du boulevard Henri IV, d'une extension de l'Institut de biologie qui en avait grand besoin en raison de la multiplicité des différentes chaires qui y avaient été logées. Ainsi peuvent s'installer à leur aise la Physiologie, la Bactériologie et l'Hygiène.

Le 21 octobre 1941 il donne sa démission de doyen. Le texte de sa lettre donne déjà de l'homme et de son caractère une image flatteuse : "Des raisons de santé m'obligent à observer certains ménagements : ils sont incompatibles avec la fonction de doyen...Il ne m'appartient pas de juger mon œuvre, mais du moins, je suis sûr, pendant mon décanat, de n'avoir jamais été l'homme d'une coterie et d'avoir gardé envers tous l'attitude d'impartialité qui, à mon sens, est le premier devoir de l'homme qui a l'honneur de diriger notre Ecole".

Après ce rapide rappel de son curriculum vitae, je vous propose de diviser cet hommage à Jules Euzière en trois parties distinctes : l'homme de l'École de médecine de Montpellier, l'Académicien et l'heureux propriétaire de la villa Marie.

L'HOMME DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, et d'abord le résumé de ses travaux qui débutent par sa thèse consacrée à la "Prédisposition locale" (3). Il s'agit là d'une question de pathologie générale : certaines maladies apparaissant en raison d'une prédisposition de certains organes, prédisposition soit héréditaire et donc transmise, soit personnelle et en rapport avec des activités de la vie telles que fatigue ou surmenage. Ce faisant, Euzière reprend une notion déjà exprimée par Hippocrate vingt-quatre siècles auparavant et s'inscrit dans le droit fil de l'école Montpelliéraine. Et par extension à la neuropsychiatrie, l'étude de l'état mental dans diverses maladies se rattache directement à celle de la prédisposition locale. En effet tous les types de délire observés chez les psychotiques justiciables d'un internement ont leurs équivalents mineurs dans certains traits du caractère de sujets psychologiquement normaux ou réputés tels et dont le comportement dans la vie sociale ne donne lieu à aucun désordre important. Le passage de l'état sub-normal à l'état anormal serait dû à une prédisposition locale.

A la même époque (1907) Euzière, en collaboration avec Mairet et Ardin-Delteil, imagine l'hypothèse audacieuse de la nature endocrinienne du système nerveux et se donne pour but de la vérifier. Et c'est en 1920 qu'avec Grynfelt et Margarot il apportera la preuve scientifique du chaînon endocrinien et du chaînon végétatif de l'intégration de la fonction psychique, démontrant la théorie neuro-endocrinienne de la fonction psychique, alors que la neuro-endocrinologie ne prendra rang de discipline autonome que dans les années 1940.

Autre aspect intéressant des travaux d'Euzière : l'étude de l'état mental des commotions et émotions de guerre pendant le premier conflit mondial et des rapports entre les états émotive-anxieux et le tonus neurovégétatif. Il écrit : "L'angoisse, phénomène lié à une activité momentanée du système nerveux sympathique, se produit chez ceux qui ont le sympathique le plus excitable, c'est à dire chez ceux qui présentent des signes permanents d'une prépondérance de ce système, à savoir les sympathicotoniques". Ainsi se relie l'une à l'autre l'angoisse et l'émotion et nous comprenons pourquoi ces deux états s'accompagnent de troubles de la santé générale, avec amaigrissement, car le sympathique est un système dont l'activité est catabolique ; les états psycho-névrotiques anxieux-émotifs sont donc des psychonévroses avec catabolisme exagéré, d'où diminution progressive du taux des réserves nutritives. Pour Euzière l'angoisse est l'élément physique de l'anxiété, autrement dit les syndromes anxieux et l'état émotif dont ils sont l'exaltation sont des phénomènes mixtes psychophysiques. "Il n'y a rien de plus organique qu'une émotion !..." dit-il. Et l'étude du tonus neuro-végétatif dans ces états anxieux montre qu'ils sont rythmés par l'alternance vago-sympathique.

Après sa titularisation dans sa chaire, Jules Euzière modifie sa façon de travailler, proposant à ses élèves des orientations de recherche qu'il va coordonner. Il faut voir là l'attitude d'un homme très novateur en matière d'évolution de l'exercice de la médecine. La finalité de ces innovations se concrétisera dans l'organisation de son service des cliniques Saint-Charles où il inaugurera le travail en équipe sur le mode d'un institut neurobiologique. Toutes les disciplines d'étude du

système nerveux y seront réunies, avec les collaborateurs spécialisés correspondants, qui auront chacun une affectation clinique et une affectation biologique. Et c'est ainsi que, de 1945 à 1952, une équipe où voisinent le spécialiste de l'hygiène mentale infantile, le neurochirurgien, l'anatomopathologiste, le neurophysiologiste et le professeur de pathologie générale, travaillera dans une remarquable harmonie et avec un profit certain. Malheureusement ce travail d'équipe ne survivra pas au départ à la retraite de son créateur. L'esprit d'école fera place à l'esprit individualiste et la désintégration sera totale lors de l'entrée en vigueur des dispositions de la réforme hospitalo-universitaire de 1958, pourtant à prétention intégratrice.

Pour clore ce chapitre consacré aux travaux de Jules Euzière je dirai qu'il en parlait très peu par pudeur et par modestie. Ses qualités de visionnaire lui permettaient de prévoir les avancées spectaculaires de la science médicale et cela le rendait humble sur sa propre contribution aux progrès de sa spécialité.

Maintenant, si l'on veut saisir et comprendre la démarche philosophique d'Euzière, c'est dans plusieurs de ses conférences qu'il faut la chercher. Là, à propos de sujets divers comme le Discours d'usage de 1944, (4) le Dirigisme Médical (5, 6) ou la Semaine Sociale de Montpellier (7), il fait part de ses intimes convictions par petites phrases courtes, incisives, percutantes. Vous l'avez compris, la lecture, jointe à une grande intelligence et à une extraordinaire mémoire ont fait de notre brillant médecin, un homme de grande culture, un humaniste qui met l'homme et les valeurs humaines au-dessus des autres valeurs. Ayant la chance de posséder les publications numérotées de ces textes, je ne résiste pas au plaisir de vous les faire aimer.

Et d'abord le discours de rentrée des facultés de 1944 que l'on pourrait sous-titrer : " L'art de parler de ce dont on ne va pas parler" pendant les quarante premières pages d'un opuscule qui en comporte cinquante-cinq !...Quel tour de force ! Au passage, page 31, sa définition de l'art médical. Je cite : "L'art médical est utile à tous, mais il n'est pas bon que tous en discutent. Je sais bien qu'aux yeux de beaucoup la connaissance de la médecine est la chose du monde la mieux partagée et que chacun pense en être si bien pourvu qu'il n'hésite jamais à en discourir et même à la pratiquer...". Fierté d'être médecin, respect de la connaissance médicale, Euzière les exprime un peu plus loin à propos d'hommes célèbres tentés par la médecine, page 36 et 37. Je cite : "Il ne manque pas d'esprits remarquables, voire géniaux qui abordèrent les études de médecine puis, coiffés ou non de la toque doctorale, se laissèrent porter par leur génie ou les événements loin de leur vocation première. Rabelais, Schiller, Conan Doyle, Tchekov, Borodine, Berlioz, Eugène Sue, Clémenceau, Bazille furent des médecins ou tentèrent de le devenir...Je serais amené à vous dire qu'ils n'ont fait de bons romans, de la bonne politique, de la grande peinture ou de la belle musique, que parce qu'ils ne savaient faire que de la mauvaise médecine. Ce serait sans doute injuste, mais quelle serait ma situation vis-à-vis des étudiants quand, demain, leur demandant toute leur attention et tous leurs efforts, ils pourraient me rappeler l'éloge que je fis de quelques-uns de leurs prédécesseurs qui, avant d'être ce qu'ils furent, avaient été de méchants étudiants ou de mauvais médecins". Enfin à la quarante et unième page, le sujet du discours est trouvé : ce sera la Danse !...Complètement inattendu de la part d'un homme qui n'a jamais su esquisser les pas les plus élémentaires du slow. Justification de ce choix, je cite : "La danse est un sujet d'étude qui n'est pas étranger à la médecine. Ma qualité de médecin neurologue était là pour me rappeler qu'un groupe important de maladies

se caractérisent justement par des mouvements anormaux plus ou moins rythmiques et harmonieux qui les font classer dans le groupe des chorées, c'est à dire des danses". Mais s'adressant à des étudiants en pleine période de guerre, un scrupule le retient. Je cite : "Je me suis demandé de quel front, après avoir disserté doctoralement de la danse, je me serais tourné vers cette jeunesse qui n'eut ni le temps, ni le cœur, ni le droit de se consacrer à cet art qui est l'art jeune par excellence". Alors, peut-être pour se faire pardonner cette impertinence et excuser la Faculté d'un enseignement forcément insuffisant au cours de cette période troublée, notre doyen honoraire leur délivre un message de sagesse. Je cite : "L'expérience vous montrera la complexité infinie des déterminations humaines, elle vous fera percevoir tant de nuances moyennes entre le bien et le mal absolu qu'elle vous amènera dans la plupart des cas à vous abstenir de juger pour vous contenter de comprendre". Il n'y a pas de plus bel enseignement pour le monde étudiant en général, et en particulier pour de futurs médecins.

Le 11 mars 1947, Jules Euzière propose une conférence sur le "Dirigisme médical" dans laquelle le ton est plus critique et le propos non dépourvu d'humour. Le début n'est pas sans faire penser aux premières phrases des "Mémoires d'Hadrien". Je cite : "Je viens d'être malade et pendant quelques jours j'ai été de l'autre côté de la barricade. J'ai reçu, à cette occasion, la visite de beaucoup d'amis, qui, bien que je ne leur aie pas demandé leur avis, ont pensé devoir me le donner... Le mode autoritaire, intransigeant, n'admettant ni discussion ni réplique que prirent tour à tour mes amis et collègues devenus mes tyrans, me firent réfléchir à tout le despotisme qui sommeille dans une âme médicale... Je viens à mon tour vous crier : défends ta liberté contre la médecine !" Et il pourrait ajouter : contre la médecine moderne ! Car si Euzière est humaniste, il est avant tout profondément humain. Pour lui, et en accord avec la tradition hippocratique montpelliéraine, l'homme forme un tout, une unité psychique, une unité structurée en elle-même, une unité sociale. On ne saurait donc enfermer la mécanique humaine dans un carcan d'équations. L'homme réagit, pense, souffre et le médecin doit tenir compte de tout cela. Les tendances trop hardies de certains médecins modernes l'irritent : les compartimentages trop rigoureux, le recours abusivement exclusif à l'investigation par les examens complémentaires risquent de faire oublier que l'homme est toute nuance. Il sent même venir le "Jusqu'au boutisme" , alors qu'il déplore parallèlement les discussions sur l'euthanasie. Je le cite : "J'espère qu'elle restera toujours un de ces sujets perpétuellement à l'ordre du jour et qui ne rentrent jamais dans le domaine des applications pratiques" ce qui revient à dire qu'il est contre un texte de loi légitimant dans certains cas une telle attitude. Le médecin de famille ou une équipe médicale collégiale doivent, en communion avec la famille et le patient, rester maîtres du jeu.

Idem pour l'orientation professionnelle pratiquée par les médecins. Un rappel général d'abord, de la conduite à tenir. Je cite : "La vraie médecine est l'école de la relativité. De toutes les branches de l'activité humaine c'est celle qui doit proscrire avec le plus de rigueur les jugements absolus. Jamais, toujours, sont des mots qui ne franchissent pas la bouche d'un médecin, conscient des bornes de son savoir. Voilà pourquoi l'orientation professionnelle doit se contenter d'une voix facultative". Suit un baroud d'humour sur cette orientation : " Il serait intéressant , dit-il, de connaître les conseils qu'aurait donné, s'il avait alors existé, l'orienteur de Bonn, si en 1780 on lui avait amené un enfant têtue, affligé d'une hérédité effroyable qui le vouait

fatalement à l'otosclérose et à la surdité. Sans doute aurait-il conseillé toutes les professions sauf celle de musicien. Il s'agissait pourtant de Beethoven". Et de conclure un peu plus loin le sujet par ces propos teintés d'humour : "C'est aux environs de la cinquantaine qu'on devrait choisir sa vocation. A cet âge les passions qui aveuglent se sont apaisées, et l'expérience est venue, nous donnant à la fois la connaissance de nous-mêmes et celle des choses et des êtres au milieu desquels nous devons vivre. On sait alors, aussi bien ce que l'on peut apporter aux autres que ce que l'on peut en attendre. Une orientation professionnelle deviendrait autre chose qu'un coup de dé, lancé au hasard".

Enfin, du 17 au 23 juillet 1951 eut lieu à Montpellier la semaine sociale dont le thème était "Santé et société". Jules Euzière y prit la parole et je vous communique ses réflexions sur des sujets aussi divers que les Congrès, la Vision d'une terre où l'on ne mourra plus, la Vérité sur l'état du malade.

Evoquant dans un premier temps les nombreux Congrès auxquels il a participé, je le cite : "Je sais qu'un congrès est réussi quand tous ceux qui y participent ont à peine le temps de respirer. Il faut que dès leur arrivée, ils soient pris dans un engrenage qui leur enlève toute liberté... Qu'ils soient saisis, enrégimentés, entraînés, englobés dans un courant irrésistible. De conférence en conférence, de séance de travail en réception... ils se résignent alors à emmagasiner le plus de matériaux possible, remettant à plus tard le temps de la méditation... Ils ne doivent faire qu'apercevoir, soupçonner, deviner tout ce qui, digne d'intérêt, est proposé à leur attention. Ils doivent simplement se faire une idée de l'atmosphère où baignent les monuments qu'ils n'ont pas le temps de visiter, les richesses des musées où ils passent à l'allure d'une charge de cavalerie. Plus tard, rentrés chez eux, la contemplation de quelques cartes postales leur donneront l'illusion d'avoir vu, d'avoir contemplé, d'avoir compris. Ils pourront alors parler doctement et faire auprès de leurs auditeurs figure de grands voyageurs". S'il était encore parmi nous, Jules Euzière exécuterait les récits de ces touristes modernes satisfaits d'avoir "fait" Venise, Rome et Naples en trois jours !

Un peu plus loin et à propos de la chirurgie et des greffes d'organes : à nouveau très visionnaire, Euzière déclare : "Les progrès de la médecine, si importants qu'ils soient, ne sont presque rien comparés à ceux de la chirurgie. Révolu le temps où enlever un appendice paraissait le comble de l'audace permise à une main humaine. Aujourd'hui on enlève l'intestin, l'estomac, le poumon... On remplace le cœur par une pompe, demain on greffera un organe sain aux lieux et places d'un organe fatigué ou malade". (La seule difficulté sera de trouver un donneur.) Puis, retour immédiat à la sagesse et à l'humour dans cette phrase : "Peut-être le jour n'est pas lointain où de mutilation en mutilation on finira par établir expérimentalement que ce qui est essentiel chez l'homme : c'est l'âme... Tous ces progrès aussi bien médicaux que chirurgicaux semblent bien prédire ce temps que prévoyait mon grand-père quand dans sa sentencieuse langue d'Oc il accueillait l'annonce d'une découverte par un "*Imbantaren de pa mouri quan seran morts*".

Puis, avec autant d'humour et encore plus de sévérité, il fustige les médecins. Je cite : "Le rêve de certains, meilleurs organisateurs que bons médecins, est d'abandonner toute contrainte hypocrite et d'administrer un service médical comme on administre un fond de commerce florissant. On verra alors des examens stéréotypés.

Ce sera d'abord un dispositif d'enquête, un questionnaire que le patient remplira lui-même ou mieux avec l'aide d'une secrétaire médicale. Les réponses aiguilleront vers un diagnostic provisoire qui commandera les recherches de laboratoire adéquates. Elles seront effectuées, les résultats en seront versés au dossier qui, lorsqu'il sera complet sera soumis au médecin ou à la commission de médecins compétents. Il est possible d'imaginer que le diagnostic, j'allais dire le jugement, sera rendu sur pièces et sans que le jury ait à prendre contact directement avec le malade... On peut envisager que les malades de même ordre soient groupés pour permettre l'application du traitement à la chaîne." Pourtant Euzière se défend plus loin de ce scepticisme : "Je ne suis pas un renégat, j'ai foi dans la noblesse et la bienfaisance de ma profession... Il n'y a de vraie médecine que médecine de la personne ; toute médecine collective est limitée dans son action par un vice originel : la médecine vraie ne peut être qu'une médecine individuelle."

Le dernier sujet abordé est celui de la Relation médecin-malade, des droits des malades et des devoirs des médecins. Je cite à la page 47 : "Le droit que le malade a de connaître la vérité sur son état. C'est une bien vieille question sur laquelle on discute depuis longtemps et que l'on débattrait encore... Les données du problème sont posées avec une netteté quelque peu forcée dans la pièce d'Ibsen "Le canard sauvage" : on y voit un médecin pratiquer auprès de ses malades le mensonge vital et il leur apporte ainsi une aide secourable et leur apprend du moins à supporter le poids de la vie. A l'opposé on y trouve un philosophe qui veut partout faire régner la vérité, il apporte avec lui le malheur, produit les catastrophes et conduit au suicide. La conclusion apparente est que la vérité tue et que le mensonge fait vivre. Ce n'est pas au fond ce qu'a voulu dire Ibsen. A y regarder d'un peu plus près on découvre qu'en fait ce philosophe bourru, misanthrope, sans charité, bourreau involontaire, n'est avant tout qu'un maladroit. Il ne sait pas que la sincérité, excellente en soi, est difficile à pratiquer, que la vérité n'est pas un bloc qui se transmet brutalement, mais qu'elle comporte des nuances infinies et qu'on ne peut la communiquer à autrui que d'une manière qui lui soit adaptée. Il y faut beaucoup de tact, de diplomatie, si on veut, mais surtout beaucoup, beaucoup de charité." Euzière est particulièrement attaché à cette notion de charité. Le terme revient souvent dans ses écrits et lui paraît, dans sa définition première de vertu qui porte à vouloir et à faire du bien aux autres, vraiment adapté aux devoirs des médecins. A la page 51 il poursuit : "Il est assez étonnant de découvrir combien le malade ajoute plus de prix au diagnostic qu'à la guérison même. C'est une constatation que les médecins font tous les jours, elle est à prévoir quand on s'est rendu compte que le plus bel éloge qu'un malade puisse faire de son médecin n'est pas : "Il m'a guéri," mais "Il m'a compris." Quelle serait la réaction d'Euzière s'il assistait à une consultation moderne au cours de laquelle l'ordinateur, inventé et invité par l'*homo technicus*, peut parfois s'ériger en véritable barrière entre le médecin et le malade ?

Abordons maintenant la deuxième partie de cet exposé, consacrée à L'HOMME DE L'ACADÉMIE.

Euzière a occupé le fauteuil XIV de la section Médecine de l'Académie de 1920 à 1971. Au cours de ces cinquante années ses prises de parole ne se comptent plus, ses nombreuses communications dans le bulletin de l'Académie ou dans le "MonsPELLIENSIS HIPPOCRATÈS" abordent les sujets les plus divers.

C'est ainsi qu'en 1961 il propose une de ces communications sur : "Mérimée malade et Montpellier" (8). En 1868 Mérimée effectue deux séjours à Montpellier pour le traitement "sous cloche" d'une insuffisance respiratoire chronique due à un emphysème, et des crises d'asthme très invalidantes. (On mettait le malade pendant deux heures dans une cloche en fer à l'intérieur de laquelle une machine à vapeur comprimait l'air, au point disait Mérimée de "Faire tinter les oreilles".) Il loge à l'hôtel Levet, place de la Comédie, dont il critique abondamment la nourriture et écrit dans ses lettres que "Montpellier est la plus vilaine ville et la plus ennuyeuse qu'il ait vue".

Euzière, très irrité par ce jugement sévère, répond à Mérimée sur les trois points. Pour ce qui est des traitements novateurs et de la thérapeutique "sous cloche" en particulier, il exprime qu'en fait de découvertes médicales, il faut se hâter de les prendre pendant qu'elles guérissent. Que sur la question de la nourriture à l'hôtel Levet, en gastronomie comme en beaucoup de choses, le mieux d'autrefois était notre jeunesse. Enfin, en grand amoureux du Clapas, que Montpellier n'a pas eu de chance avec Mérimée. Il y est venu, dit-il : " Une première fois dyspeptique et incapable d'apprécier sainement la bonne cuisine. Il le retrouve maintenant catarrheux, insomniaque, entouré de cataplasmes de moutarde. Comment aurait-il pu dans ces conditions juger avec indulgence des charmes de la ville et de l'harmonie de ses paysages ?"

Plus intéressante encore, la vision que Jules Euzière avait des femmes. Une première fois en 1956 dans un texte traitant de "L'influence des conceptions biologiques régnantes sur la situation sociale de la femme" (9) il essaye de prévoir la place de cette dernière dans la société en fonction de l'évolution à venir de la science médicale . Et d'abord il pense que le rôle joué par la femme dans la procréation a influé grandement sur sa situation sociale. Puis il s'interroge : "Que nous réserve demain ? La réalité de la parthénogénèse chez les êtres inférieurs n'est plus mise en doute. On pense l'avoir observée déjà chez quelques mammifères. Est-il bien certain qu'on ne l'obtiendra jamais dans la race humaine ? Cette révolution ne paraît plus inconcevable. Quand elle sera devenue une réalité ses répercussions sur tout l'édifice social seront infinies. Quelle sera alors la situation sociale de l'homme devenu moins utile que le bourdon dans une ruche ? Il sera pour le moins ravalé à jouer le rôle de deuxième sexe". Mais Euzière d'ajouter avec la finesse qui le caractérise : "J'avoue pour ma part que je verrai s'ouvrir cette ère nouvelle sans crainte excessive. ... Je suis convaincu que quels que soient les textes, quels que soient les us et les coutumes, tant que l'humanité vivra, la femme continuera à régner en maîtresse. Ce sera en fait sinon en droit."

Une deuxième fois, dans une communication datant de 1963, intitulée "Le climat de Montpellier jugé par une jolie femme (10)." La jolie femme est Madame de Krudener (1764 – 1824) auteur d'un délicieux roman d'amour intitulé "Valérie." Emule de Madame de Lafayette, grande admiratrice de Bernardin de St. Pierre et donc de "Paul et Virginie," elle deviendra la maîtresse du général Charles de Frégéville propriétaire du château de Grammont à Montpellier puis, à 50 ans, l'égérie du tsar Alexandre I^{er}. L'opportunité de nous parler des jolies femmes est trop belle pour Euzière qui exprime son admiration dans un long préambule. Je le cite : "De jolies femmes ! Montpellier en compte beaucoup aujourd'hui ; hier, toujours, il en fut de même. Toutes ces beautés, qu'elles soient nos contemporaines ou aient été nos aïeules, ont remercié le ciel de les avoir fait naître dans un pays où les neiges sont

exceptionnelles, où les hivers sont ensoleillés et où la brise de mer tempère les chaleurs de la canicule.” Mme de Krudener partage ce grand amour du climat de Montpellier et de sa campagne ce qui ne l’empêchera pas de vieillir avec amertume comme beaucoup de jolies femmes. Sensible à ses lamentations, Euzière nous livre alors toute sa tendresse dans ce commentaire plein de charme : “Au fond il n’y a que les amoureux, les vrais (Ceux qui restent attachés à un seul amour) qui sachent opérer la synthèse des expressions fugitives et retrouver dans une figure outragée par le temps l’éclat d’une jeunesse évanouie.” Et à la fin de son étude on perçoit qu’il est définitivement conquis et dans tous les cas décidé à pardonner la vie un peu trop dissolue de Madame de Krudener : “Pour nous autres, dit-il, Montpelliérains d’un autre siècle qui jouons dans cette histoire le rôle désintéressé d’amoureux posthumes de cette femme idéale, vibrante de sentiments et de charmes délicats... les motifs vrais ennoblissent la faute et inclinent notre jugement vers une indulgence attendrie.”

Il me reste maintenant à évoquer des souvenirs personnels pour vous parler de l’HOMME DE LA VILLA MARIE.

Rassurez-vous je serai plus bref, mais il n’est pas possible de parler de l’homme exceptionnel que fut Jules Euzière, si l’on ne parle pas de sa vie familiale dans ce qui était sa deuxième passion : la Villa Marie.

Mais l’homme d’abord : grand chapeau de feutre gris aux larges bords, bien posé sur un bouillonnement de cheveux blancs, remarquables yeux bleus où l’acier le dispute à la porcelaine, barbichette taillée en pointe, silhouette petite et forte à la démarche dandinée, pieds en dehors dans des chaussures sur mesure et ventre en avant retenu par un gilet gris : c’est lui. Il sourit. Et c’est bien ce sourire qui frappe tous ceux qui l’abordent pour la première fois. Tout y est : intelligence, travail, culture, tendresse, esprit.

La Villa maintenant : acquise en 1925, elle est située sur les hauteurs Nord de Montpellier. Maison cossue, très confortable, implantée sur un parc de deux hectares clos de murs. La vue de la terrasse est imprenable sur la promenade du Peyrou. On est en pleine campagne, au milieu des vignes, à deux kilomètres de la place de la Comédie. Les pins, tilleuls, micocouliers et autres marronniers dominent des ordonnancements de buissons et de bosquets, ménageant des espaces de verdure presque clos, utilisés l’été comme salle à manger le soir, ou comme lieux de repos confidentiels, voire secrets. Le bureau-bibliothèque de vastes proportions, est le centre culturel de la maison. Son sol est recouvert d’une épaisse couche de tapis orientaux qui n’ont pas qu’une fonction décorative. Jules Euzière est en effet victime plusieurs fois par an d’énormes attaques de goutte articulaire très douloureuses, qui le clouent à l’horizontale dans l’impossibilité totale de marcher. Pour se rendre dans les autres pièces de la maison il se déplace à quatre pattes dans des déambulateurs de tapis destinés à amortir les chocs. Convaincu qu’il doit ces accès de goutte à un abus du gibier qu’il adore, il a décidé de traiter le mal par le mal et me téléphone :

– Philippe, je souffre le martyr depuis hier. Va me tuer un lièvre !...

Il est d’ailleurs un cuisinier extraordinaire, grand spécialiste de venaison. Pour rôti ce lièvre-remède à la broche, il exige des feux d’enfer qu’il alimente avec les feuilles sèches des palmiers de son parc et ne laisse à personne la confection du saupiquet qui l’accompagne. Ce goût pour la cuisine s’est nettement exacerbé pendant et après la dernière guerre. Au cours de celle-ci en effet les Montpelliérains de tous bords ont terriblement souffert de restrictions alimentaires. Euzière passe les

Noëls de 1944 et 1945 chez mes parents à Lézignan-Corbières. Très amaigri, il entend les trois messes de Minuit... Mais, comme dom Balaguère, laisse vagabonder son esprit vers l'arbre de Noël, espérant ses chaussures pleines de boudins, saucissons et autres vessies de graisse. Dans la cuisine de la villa Marie, officie à ses côtés la puissante Paulette, véritable égérie de notre artiste-cuisinier. Elle est à son service depuis plusieurs années et remplit les divers rôles de confidente, admiratrice inconditionnelle, vestale, ne laissant à personne le soin de l'organisation des dîners et des réceptions.

Depuis qu'il est à la retraite, les fins d'après-midi de notre doyen honoraire sont consacrées à l'accueil de nombreux collègues et amis, souvent plus jeunes, qui recherchent le dialogue avec ce monument d'humanisme et de culture. J'ai assisté à de véritables joutes oratoires à propos de sujets les plus divers, émaillées de citations littéraires, de références à l'antique. Se sont succédés sur l'autre fauteuil face à la cheminée ses collègues Hervé Harant, Henri Viallefont, Joseph Vidal, Pierre Passouant, Jacques Mirouze. La vie politique du moment est aussi évoquée et là, la perplexité de notre doyen est grande. Son esprit de neuro-psychiatre est sans pitié pour de Gaulle : c'est un grand mégalomane. Vers Mitterand il se tourne ou plutôt il se tournerait si sa doctrine socialiste était un peu moins profane... Il aime tellement le sacré ! Pompidou est un bien brave homme mais a du mal à gouverner. De Giscard le financier à aucun prix il ne voudrait : il puiserait trop allègrement dans sa retraite. Reste le communisme auquel son libéralisme ne peut adhérer et en tout cas une chose est sûre : il déteste Georges Marchais !

Un jour, la conversation aborde un sujet qui devient à la mode : le sport. Euzière n'est pas un sportif. Pourtant il pratique l'exercice physique tous les jours, la marche en particulier, de la villa Marie au centre ville et retour, d'une démarche à tous petits pas mais terriblement efficace. "Je déplore, dit-il, la conception moderne qui transforme le sport et fait un spectacle de ce qui était primitivement un exercice personnel de culture physique. Sur les gradins et dans les tribunes des stades on retrouve la même foule, en proie au même délire collectif et soumise aux méfaits des mêmes contagions mentales." Dès sa thèse et citant les travaux de Gaucher, il donnait un début de réponse aux débats médicaux actuels sur le dopage et le rôle de la créatine. Il citait : "Les substances provenant de la désassimilation musculaire (Leucine, tyrosine, Créatine) sont capables de provoquer des néphrites expérimentales" d'où la prédisposition particulière des surmenés et par extension des dopés par ces substances, aux néphrites chroniques !

Les soirées de la villa Marie, enfin, sont un véritable enchantement. L'hiver, dans un grand fauteuil contre son bureau ou près de la cheminée, Euzière relit tout haut la prose, les vers qu'il a dénichés dans la journée. Derrière ses lunettes de presbyte ses yeux pétillent de malice ou s'embuent de larmes aux détours évocateurs de textes qu'il connaît par cœur, ou qu'il vient de découvrir. L'été, le perron de la villa sur lequel est posé le tourne-disque déverse des flots de musique sur les bancs où nous sommes assis. Incapable de siffler ou de chanter juste un air d'opéra ou un thème d'œuvre symphonique, notre doyen est un grand mélomane et possède une discothèque de 33 tours qui épate les connaisseurs. Je lui dois la découverte de la symphonie de César Franck, des Troyens de Berlioz, du chant de la terre de Mahler, des œuvres pour piano de Brahms, dans des versions historiques où se côtoient Charles Munch, Colin Davis, Kathleen Ferrier ou Arthur Rubinstein...

Cet homme doux, affable, charitable, n'a-t-il que des qualités ? Presque... Pourtant deux à trois fois par an, il est l'objet d'énormes accès de colère pour des motifs parfois bénins, et dont il ressort aussi ahuri que marié. Me revient à l'esprit une balade dans les vignes Lézignanaises où enfants, nous étions surveillés par ma grand-mère maternelle et lui. La cueillette de poireaux sauvages bat son plein quand tout à coup surgit un brave homme sûr de son droit. Il est l'heureux propriétaire de ce lopin de terre et entend y défendre son bien, poireaux sauvages compris ! Il élève le ton, tempête, s'égosille... Bien mal lui en a pris. Malgré sa petite taille, parrain Euzière bondit ! D'une voix de stentor tremblante de colère, le cheveu en panache, le poing tendu vengeur, il le couvre d'un flot d'injures : "Ignoble individu, goujat, grossier personnage !" Tant et si bien que l'homme prudemment recule, s'excuse et tout balbutiant, amorce un début de retraite. Parrain tourne un visage gris qui lentement se recolore, vers ma grand-mère toute pâlotte et dit d'une voix redevenue douce :

– J'aurais bien voulu voir qu'il batte ces petits !

Dans ce terme de "petits" il y a la notion de famille. Et Monsieur le doyen Papy met la famille au-dessus de tout. De son mariage en 1915 avec Edith Rouchier, veuve de Jean Péliissier, il a une fille unique, le Docteur Juliette Lapeyssonie qui nous a quittés il y a seulement quelques mois à l'âge de 96 ans, et six petits- enfants pour lesquels la villa Marie est un lieu magique et ludique. Il exprime souvent sa profession de foi en la famille en disant : "Le plus grand bonheur pour un être humain est d'avoir des enfants et d'assister à leur développement harmonieux ; la plus grande douleur est de les voir mourir ou ce qui est pire devenir infirmes ; le plus grand des remords est celui de se découvrir responsable de leur mort ou de leur infirmité." Au cours de sa longue vie, Jules Euzière vivra la totalité de ces situations avec la plus grande dignité et aussi un certain fatalisme lui permettant d'assumer toutes ses responsabilités, ses chagrins et ses peines.

A l'écoute de ces pages vous avez compris que notre doyen n'était pas un homme ordinaire. Il me disait souvent : "Tu es mon filleul...Profites-en bien de mon vivant car à ma mort je ne te laisserai rien !..." Pour une fois il s'était bien trompé : son héritage spirituel est inestimable.

Pour conclure brièvement il me semble que la pensée, la philosophie d'Euzière dans sa vie professionnelle mais aussi dans sa vie familiale, rejoignent celles d'Hippocrate dans ses aphorismes : "L'art est long...La vie est courte, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement difficile..." Plus qu'un certain pessimisme il faut voir dans chacun de ces mots l'expression de la reconnaissance de la faiblesse de l'homme par rapport à ce qui l'entoure : l'Univers et ses Semblables. En raison de notre intelligence et peut-être à cause d'elle le progrès, oh ! combien bénéfique que nous créons, peut aussi nous entraîner sur des routes dangereuses dont Euzière prévoyait déjà les virages les plus difficiles. Ayant parfaitement assimilé les grandes étapes de l'*homo habilis* et de l'*homo erectus*, il nous mettait en garde contre l'*homo technicus* et n'a sans doute jamais cessé de rêver à un *homo* définitivement *sapiens*.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) Paul Pagès “Mon maître Jules Euzière, exposé de son œuvre et souvenirs de sa vie présentés à l’occasion du premier anniversaire de sa mort” 1973.
- (2) Jules Euzière “Petite histoire d’un grand homme, Clot Bey” Librairie Poulain Montpellier 1952.
- (3) Jules Euzière “Prédisposition locale” Thèse de médecine, Montpellier, 27 juillet 1907.
- (4) Jules Euzière “Discours d’usage de 1944” Librairie Poulain, Montpellier, 3 novembre 1944.
- (5) Jules Euzière “Le Dirigisme médical” Librairie Poulain, Montpellier, 11 mars 1947.
- (6) Jules Euzière “Xavier Atger et la Physiognomonie” Librairie Poulain, Montpellier 28 février 1948.
- (7) Jules Euzière Semaine Sociale de Montpellier “Santé et Société” Librairie Poulain, Montpellier, du 17 au 23 juillet 1951.
- (8) Jules Euzière “Mérinée malade et Montpellier” Bulletin de l’Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, 1961.
- (9) Jules Euzière “L’influence des conceptions biologiques régnantes sur la situation sociale de la femme” Bulletin de l’Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, 1956.
- (10) Jules Euzière “Le climat de Montpellier jugé par une jolie femme” Bulletin de l’Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, 1963.